

Résonances humanistes dans deux nouvelles de Jean Pliya : « L’homme qui avait tout donné » et « La palabre de la dernière chance »

Pour caractériser l’œuvre de Jean Pliya, l’adjectif humaniste est souvent employé, non de manière vague ou décorative, mais avec des résonances justes. En témoigne la coloration philanthropique qui imprègne l’œuvre et qui impose à l’humanisme son sens le plus courant d’attitude consistant à estimer l’homme à sa juste grandeur. C’est de là que procède le *credo* humaniste qui s’exprime dans les nouvelles de Jean Pliya, et en l’occurrence dans « L’homme qui avait tout donné » et dans « La palabre de la dernière chance » ; deux nouvelles appartenant respectivement aux recueils *L’arbre fétiche* et *Le chimpanzé amoureux*. À en croire les épigraphes, il s’agit vraisemblablement des deux nouvelles les plus chargées d’éléments humains au sens le plus noble et le plus altruiste du mot. Mais vu ce qu’une telle définition a de restrictif, il convient de se demander quelles sont véritablement les dimensions de l’humanisme chez Jean Pliya. Quelles en sont les sources ? En quoi consiste cette foi que le nouvelliste semble professer en l’Homme, et en toute la communauté humaine ? Sa vocation d’écrivain visionnaire ne l’appelait-il pas à autre chose qu’à une simple exaltation de l’homme à travers la création littéraire ?

L’approche intertextuelle selon Gérard Genette et la critique thématique selon Jean-Pierre Richard seront sollicitées comme ancrages théoriques méthodologiques appropriées pour tenter d’élucider cet ensemble de questionnements, et ce, en adoptant un plan tripartite qui s’organise autour des principaux axes suivants : en premier lieu, il s’agira de relever ce que les deux nouvelles donnent à lire de l’humanisme, autrement dit, l’expression de l’humanisme dans les deux nouvelles ; en second lieu, ce que l’humanisme traduit comme vision du monde ; pour finir, il sera nécessaire d’identifier ce que cet humanisme doit à l’héritage littéraire afin de voir comment cet héritage s’articule avec une originalité dont les marques sont aussi évidentes.

I. Ce que les deux nouvelles donnent à lire de l’humanisme

La tentation est grande, en lisant les deux nouvelles du corpus de cette étude, de considérer simplement le terme d’humanisme comme synonyme d’altruisme, ou de philanthropie. Il suffit, pour ce faire, de consulter les épigraphes de chacune d’elle. « L’homme qui avait tout donné » est ainsi introduit par cet aphorisme, devenu célèbre de Saint-Exupéry et tiré de *Citadelle* :

« Car ce que tu donnes en réalité ne te diminue point mais bien au contraire, t’augmente dans tes richesses à distribuer...

Ne fais point ici d'économie. Car il n'est point de marchandise que l'on épargne, quand il s'agit des mouvements du cœur. Car donner, c'est jeter un pont par-dessus l'abîme de ta solitude. »

Quant à « La palabre de la dernière chance », elle s'ouvre par cette invocation de Rabindranath Tagore extraite de *La corbeille de fruits* et intitulée « Action de grâce ».

« Ceux qui marchent dans le sentier de l'orgueil et qui foulent la vie humble sous leurs bottes, qui laissent sur l'herbe fragile la marque de leurs pieds teints de sang, qu'ils se réjouissent et te louent Seigneur.
Car ce jour est à eux.
Mais moi, je te remercie de ce que mon lot est avec les déshérités qui souffrent et portent le fardeau de la puissance et cachent leur visage, en étouffant leurs sanglots dans l'obscurité.
Car chaque pulsation de leur peine a palpité dans la secrète profondeur de ta nuit, et chaque insulte a été recueillie dans ton grand silence.
Et le lendemain leur appartient.
O Soleil, lève-toi sur les cœurs qui saignent ! Qu'ils fleurissent en fleurs du matin, et que les torches des orgies orgueilleuses soient réduites en cendres »

De part et d'autre, ce qui se donne à lire, c'est une certaine perception de l'homme. Qu'est-ce qu'être homme en réalité, du point de vue de Saint-Exupéry, sinon, « donner ». Dans la citation, on relève deux occurrences du verbe « donner » et un synonyme « distribuer », termes que l'écrivain met en parallèle avec les expressions antonymes « ne point faire d'économie », « ne point épargner ». Donner, non pas seulement avec les mains, mais avec le cœur : ne rien épargner « quand il s'agit des mouvements du cœur », dit Saint-Exupéry. Et Jean Pliya de renchérir substantiellement à travers le titre la nouvelle « L'homme qui avait tout donné ». L'histoire de cet homme peut autrement s'entendre ainsi : donner par-delà sa misère, donner par-delà son indigence ; donner pour rejoindre l'homme, pour être pleinement homme en étant moins enclin à la solitude : « jeter un pont par-dessus l'abîme de ta solitude », pour reprendre la dernière ligne de l'épigraphe. Et c'est sans doute en cela que la figure de l'homme qui avait tout donné est une figure emblématique de l'humanisme.

Dans « La palabre de la dernière chance », l'invocation qu'emprunte Jean Pliya à Rabindranath Tagore est d'une tout autre portée, mais le pôle de convergence avec la maxime empruntée à Saint-Exupéry demeure l'homme, voire un type d'homme ; un homme d'une condition sociale peu enviable tel qu'il apparaît dans ces lignes de Rabindranath Tagore « Mais moi, je te remercie de ce que mon lot est avec les déshérités qui souffrent et portent le fardeau de la puissance et cachent leur visage, en étouffant leurs sanglots dans l'obscurité. » Cette ligne de l'exergue porte vraisemblablement un projet, celui d'humaniser l'inhumaine condition des « déshérités ». Mais elle trouve également un écho dans ce vœu formulé par un personnage de la nouvelle : celui d'une « une orientation correcte du regard ou du cœur pour édifier en soi et dans les autres la paix et l'harmonie. » (p.75)

De l'analyse de ces deux épigraphes, il se dégage une acception ordinaire et courante de l'humanisme qui se confirme dans les deux récits dont la substance tient en ces quelques lignes :

Dans « La palabre de la dernière chance », la question du bonheur oppose deux amis, l'un optimiste, l'autre irrémédiablement pessimiste. L'optimiste, Michel, s'est forgé une conception selon laquelle le bonheur s'articule nécessairement avec des dispositions intérieures favorables aux événements de la vie. Le pessimiste, Sovi soutient en revanche que le bonheur, s'il existe, est à la merci des influences extérieures et qu'il se réalise à la force du poignet (p.78)

Chacun d'eux en vient à raconter une histoire, un épisode de sa vie, qui sert à argumenter et à illustrer à la fois sa position. L'histoire de Michel a pour point de départ un événement banal, une « simple panne de voiture » qui fait intervenir des circonstances que le personnage, grâce à ses dispositions intérieures, oriente en sa propre faveur (entendons vers son bonheur). C'est une exhortation à s'appropriier le présent, à investir le présent en vue de conquérir l'avenir. Il s'agit là d'une découverte banale dont tout l'intérêt réside cependant dans le fait que, pour le personnage, cet événement, apparemment sans intérêt, devient la clé de lecture de toute une vie. L'histoire de Michel est ainsi la métaphore du bonheur de l'instant présent qui échappe à l'homme parce qu'il imagine toujours le bonheur ailleurs et autrement qu'il se présente à lui. L'histoire de Sovi, quant à elle, est un rappel de son passé d'enfant malheureux que la vie n'a pas ménagé, et qui doit son émergence, sa réussite passable à sa volonté de lutter au sens le plus ardu du mot pour survivre. Mais en réalité, chacune des deux positions comporte des limites. L'optimisme de Michel, bien qu'ayant une portée morale qui se traduit par la critique des idées fatalistes, fait du personnage un exalté. Tandis que le pessimisme de Sovi a des implications fatalistes qui l'amènent à insinuer l'existence de forces extérieures dont dépend sa vie. Mais ce curieux fatalisme ne le dispense pas d'agir, puisque pour lui, être homme, c'est être volontariste. En définitive, il se révèle que les idées incarnées par ces deux personnages ne sont rien d'autre que l'envers et l'endroit d'une même réalité.

La nouvelle « L'homme qui avait tout donné » raconte l'histoire d'un pauvre paysan nommé Fiogbé, un prototype de la victime de l'asservissement colonial, une pâture pour les illusionnistes qui se trouvèrent à la tête des pays africains à partir des indépendances. Cet homme pourrait également s'appeler « l'homme qui avait tout perdu ». Tout, c'est-à-dire, son fils aîné, ses ressources agricoles, ses espoirs, sa dignité d'homme, puis la santé de sa femme qui risquait de s'ajouter à la liste de ses pertes. Cet homme, à court de moyens pour soigner sa femme malade, dédaigneusement éjecté d'une pharmacie, trouve une main secourable en la personne d'un providentiel ingénieur qui l'aide à se procurer les médicaments dont sa femme avait besoin. En retour, pour lui témoigner sa gratitude, Fiogbé tentera en vain de donner à

l'ingénieur tout ce qu'il possédait d'estimable en argent : une poule, une chèvre et même son unique fille. C'est ainsi que par son insistance à vouloir donner pour se montrer reconnaissant, il offre à l'ingénieur l'occasion de lui ouvrir les yeux sur les injustices et la cruauté des abus dont il a toujours été victime en donnant plus qu'il ne devait aux percepteurs d'impôts et autres agents de l'administration du pays nouvellement indépendant. De là sa résolution d'informer tous les paysans victimes comme lui de la cupidité de ces fonctionnaires, sa volonté de les sensibiliser pour combattre ce phénomène.

En somme, à travers les deux nouvelles, le bonheur, la solidarité, la foi en l'homme et en l'avenir sont le lieu du déploiement d'un humanisme conçu comme vision du monde.

II. L'humanisme, une vision du monde

Dans « La palabre de la dernière chance », l'humanisme se manifeste comme une vision du monde qui implique une manière d'être au monde, autrement dit, une manière de composer avec le monde. De cette vision, il se dégage une sagesse qui se décline en quelques principes susceptibles de régir le bonheur :

- Ne pas donner libre cours à ses passions (p.69, 70, 71).
- Ne pas donner prise à l'échec, et quand même la possibilité de l'échec serait forte, composer avec la « bonne volonté », « l'espoir », « la confiance » (p.72, 73).
- Ne pas laisser les soucis s'installer en soi (p.74).
- Donner du prix aux joies insignifiantes que procure la nature (p.74).
- « Ne pas aborder les difficultés de l'existence avec hargne » ; Croire en la Providence (p.75)
- Refuser les attitudes fatalistes en ne prenant pas le parti de la victimisation personnelle, en ne prêtant pas le flanc à la malchance, ni à l'injustice encore moins au destin (p.77).

Il est difficile de lire Jean Pliya sans garder de la lecture de chaque œuvre une sorte d'exhortation qui tend à ordonner ou à réguler la vie avec des préceptes. Et l'on parlerait ici volontiers des sept préceptes du bonheur selon Jean Pliya. Mais l'humanisme comme vision du monde est autrement plus manifeste à travers les maximes et les aphorismes qui parsèment l'œuvre. On sait Jean Pliya familier de ces formules concises exposant des vérités pratiques, banales ou extraordinaires que sont les aphorismes ; vérités générales ou généralisables à toute humanité, d'où leur caractère aphoristique. Elles sont comme un trait particulier de son écriture et les nouvelles qui font l'objet de cette étude en sont très représentatives. Aussi dans « La

palabre de la dernière chance », peut-on noter la fréquence de ces énoncés didactiques dont on peut faire des dictons, vu leur perspective générale et leur forme lapidaire :

- « L'homme réaliste [et même le pessimiste] ne s'expose pas à des désillusions. » (p.68)
- « [...] Être homme, c'est vouloir faire échec au hasard, à l'imprévisible. » (p.78)
- « On ne peut bâtir une maison avec des poutres vermoulues. » (p.84)
- « Le bonheur du groupe ou de la société suppose l'épanouissement et le bonheur des individus, car dans l'individu, existe le germe de la société. » (p.84)
- « Le bonheur hors d'un contexte de rénovation totale est l'enjeu d'une aveugle loterie. » (p.85)
- « Toutes les nuits ne sont pas noires [...] certaines, grâce à la magie des clairs de lune, se transforment en nuit de fête. » (p.85)
- « Dans la défaite, il faut se craindre soi-même plus que les événements et ne pas se laisser vaincre par ses échecs. » (p.87)
- « Seul un homme heureux peut rendre crédible la promesse du bonheur pour ceux qui en sont affamés » (p.88)

Dans « L'homme qui avait tout donné », on perçoit pareillement les mêmes résonances d'un humanisme conçu avant tout comme une tendance à la généralisation, voire à l'universalisation de ce qui au départ était particulier :

- « Il est des souffrances que l'on ne peut confier à autrui. Pas même à son enfant. » (p.49)
- « Que deviendrait le monde si le moindre service devait être payé ? » (p.55)
- « La polygamie humilie la femme et compromet l'éducation des enfants. » (p.60)
- « L'homme ne doit plus être un loup pour l'homme. » (p.60)
- « L'indépendance comme la liberté [...] n'agissent pas comme des remèdes miracles. » (p.61)
- « Des actes généreux isolés ne servent à rien. Il faut s'organiser pour donner à tous les démunis les moyens de vivre comme des hommes sans tendre la main. » (pp.61 – 62)

Il s'agit vraisemblablement d'une option didactique ayant trait à la connaissance universelle avec pour objectif d'enseigner et d'instruire. Et c'est cette visée didactique qui confère aux textes leur portée morale, la même qui caractérise les *Essais* de Montaigne, les *Maximes* de La Rochefoucauld, et plus près de nous les récits anecdotiques de Saint-Exupéry avec qui Jean

Pliya reconnaît avoir des affinités évidentes. Du point de vue de Montaigne en l'occurrence, l'homme est désigné comme celui qui doit se faire lui-même à la fois comme individu et comme espèce universelle. Or c'est bien à cette conclusion que parviennent les deux amis en acceptant de concilier leurs positions qui n'étaient divergentes qu'en apparence. Mais le concept d'humanisme, ainsi perçu, se reflète-t-il dans les nouvelles de Jean Pliya tel qu'il est issu de nos lectures des auteurs de la Renaissance française ? Ou bien une telle perspective, est-elle redevable à d'autres sources ?

III. L'humanisme, héritage littéraire ou originalité ?

Mouvement intellectuel ayant marqué l'Europe à la Renaissance, l'humanisme redécouvre la civilisation gréco-latine et lui redonne ses lettres de noblesse. Il manifeste ainsi un vif appétit de savoir visant l'épanouissement de l'homme. Des auteurs les plus représentatifs de ce mouvement, Montaigne semble être celui dont on perçoit les lointaines répercussions de la pensée dans la nouvelle « La palabre de la dernière chance » : son appétit de la vie, sa vénération pour la nature sont admirablement illustrés par les passages où l'on voit le personnage de Michel communier pleinement à la nature d'où il puise les joies les plus simples et les plus pures : le rire des enfants, l'ombre que procure un arbre hospitalier, le bêlement nostalgique des chèvres, le ciel bleu et pur, les doux rayons du soleil etc. On perçoit également des échos de cet humanisme selon Montaigne dans la simplicité et la spontanéité de la conversation où sont engagés les trois amis et d'où jaillit pourtant une véritable méditation sur la vie. On sait que Montaigne est celui qui, contrairement aux humanistes de son époque, renonce à placer l'homme au-dessus de la création. Mais il n'en continue pas moins de puiser son inspiration dans les textes anciens.

Tout comme les humanistes de la Renaissance redécouvrent avec intérêt la littérature antique gréco-latine, Jean Pliya puise à une source ancienne, celle de l'oralité africaine, avec une préférence évidente pour le conte. Dans « L'homme qui avait tout donné », la femme de Fiogbé, après avoir écouté le récit de son époux, s'exclama : « ces choses n'arrivent que dans les contes. » (p.53) Allusion qui renvoie aux manifestations des forces surnaturelles dans la vie humaine. Au merveilleux du conte, la fiction attribue une figure humaine en la personne de l'ingénieur. Ce qui confirme également la conception que les anciens avaient de leurs dieux et que Fiogbé exprime en ces termes en parlant de son bienfaiteur : « Il est plus généreux que le serpent fétiche *Aïdo Wêdo*. Un homme ordinaire n'agit pas de la sorte. » (p.48) Cette irruption du surnaturel dans le monde des humains à travers la croyance et l'imagination du personnage

renvoie aux frontières du mythe¹. C'est conférer une valeur sacrée à la générosité que d'en faire le propre des dieux, mais c'est aussi une façon d'humaniser le divin puisqu'il s'agit ici de transposer des attributs divins à un être humain. On sait que le propre des romanciers africains est de présenter une réalité où les frontières entre le naturel et le surnaturel demeurent parfois insaisissables. De cela, Jean Pliya n'est point l'initiateur. Mais son texte semble se référer implicitement à cet axiome selon lequel le surnaturel est une dimension nécessaire de l'humanité. Ainsi se précise, à notre sens, l'une des directions de son humanisme : concilier l'humain et le divin au sein de la création littéraire.

C'est dire que cette convocation du surnaturel merveilleux dans un récit donné pour réaliste imprime à l'humanisme sa spécificité. Cela se manifeste autrement dans « La palabre de la dernière chance ». Dans cette nouvelle, l'ouverture du récit renvoie d'emblée à l'univers du conte : « Il était une fois ». Cette formule liminaire n'intervient pas ici de manière fantaisiste : sa fonction ici semble être de stimuler la réflexion du lecteur sur une préoccupation essentielle de la vie : le bonheur. À travers cet incipit emprunté au conte, on peut, d'une part, envisager le bonheur qui fait l'objet de la nouvelle comme une réalité merveilleuse, voire un idéal à la portée de l'homme ; d'autre part, l'appréhender comme un mythe, au sens le plus utopique du mot. C'est là une double perspective dont l'avantage est de signaler deux attitudes antagonistes : l'une enthousiaste, l'autre désabusée qui renvoie à des écrivains français du XX^e siècle comme Sartre² et Malraux dont la vision du monde était souvent pessimiste et désespérée.

Sans trop y insister, il semble nécessaire de signaler que l'attitude prêtée au personnage blasé n'est point un parti pris du déni de l'humanisme soutenu par Sartre dans *La Nausée*³. D'autres éléments structurels qui permettent de rapprocher la nouvelle du conte méritent également d'être relevés. En effet comme dans les contes, et comme c'est souvent le cas chez Jean Pliya, chacun des deux textes, se conclut par une morale pratique : d'un côté comme de l'autre, il s'agit d'un appel insistant à la générosité, à l'amitié et à l'optimisme. Des conclusions se dégagent naturellement à la fin de chaque récit comme des leçons intégrales de conduite à la portée du lecteur. Mais dans « La palabre de la dernière chance » en l'occurrence, c'est toute l'histoire qui, de part en part, est traversée par cette morale. On comprend pourquoi le bonheur

¹ Par mythe, il faut entendre, au sens ancien du terme, un récit légendaire évoquant de façon imagée des caractères généraux de l'humanité : l'amour, la liberté, la révolte contre la destinée humaine, etc. ; au sens moderne, le mythe renvoie aux représentations senties comme porteuses de valeur dans une collectivité : le voyage, les diplômes, la voiture etc.

² « L'enfer c'est les autres, pour reprendre » pour illustrer le pessimisme de Sartre.

³ Jean Paul Sartre, dans *La Nausée*, décrit un personnage dont la crise existentielle révèle la contingence fondamentale de l'existence humaine. Il exprime sa réserve vis-à-vis de l'humanisme en faisant soutenir au personnage qu'il n'y a aucune raison d'exister. Mais il reviendra sur la question plus tard, en faisant de sa philosophie existentialiste une philosophie humaniste qui place la liberté humaine au-dessus de tout.

n'est saisi dans le discours de Michel qu'à travers des manifestations banales. À ses yeux, les événements les plus insignifiants débordent de sens. Il n'est plus seulement le narrateur de sa propre histoire, mais il en devient aussi l'analyste lorsqu'il projette toutes ses réflexions dans l'ordre du réalisme et s'efforce de tirer à chaque fois une leçon mémorable pour ceux qui l'écoutent. Il en est ainsi lorsqu'il affirme par exemple : « La vie m'apparaît comme un tissu de circonstances fastes ou néfastes que notre état d'esprit, notre humeur dressent contre nous de manière insurmontable ou nous concilient malgré les apparences contraires. » (p.77) Avec ce personnage, le bonheur finit par avoir quelque chose de familier et de naturel. La métaphore sous-jacente est celle de la nature et des jeux, une sorte de retour à la nature originelle. La croyance au bonheur ébauche ainsi une réponse à la question du sens de la vie.

Une autre caractéristique des nouvelles de Jean Pliya réside dans cette structure binaire antagoniste qui organise les personnages en deux camps souvent irréductibles : les bons et les mauvais, les justes et les injustes, les persécuteurs et les victimes. Cette structure dualiste amoindrit la vraisemblance de l'histoire et partant, la psychologie des personnages. Mais elle a l'avantage de mettre en évidence un autre trait que la nouvelle et le conte ont en commun : il s'agit notamment de la psychologie élémentaire des personnages que l'on désigne parfois par un qualificatif moral : ainsi Fiogbé, c'est « l'homme qui avait tout donné ». Il représente le degré supérieur d'une qualité humaine : « le don » ; tout comme d'autres personnages de conte incarnent des défauts ou des imperfections. C'est le cas de « la fille têtue », de « l'enfant terrible » etc. Dans la désignation « l'homme qui avait tout donné », le syntagme nominalisé permet d'idéaliser la figure et les actions du personnage, tout en faisant de lui un type exemplaire en qui se concentrent les souffrances de tout un peuple ; car l'homme qui avait tout donné, à en croire le récit, c'est aussi l'homme qui avait tout perdu, l'homme à qui la colonisation, puis les nouveaux maîtres des indépendances avaient tout pris. C'est dire que le personnage ainsi nommé recèle une dimension symbolique. En effet, il ne se contente pas d'incarner des attitudes caractérisant l'humanité de façon générale telles que le don, la résignation, la générosité, mais il apparaît également comme une figure représentative d'une époque et d'une situation sociopolitique.

En définitive, l'homme au cœur de l'œuvre de Jean Pliya s'inscrit dans un projet humaniste puisqu'il est toujours question de son épanouissement en tant qu'être humain, autrement dit, de son bonheur. Et c'est bien ce que préconise la définition la plus classique de l'humanisme. Mais le recours aux sources anciennes reste également un aspect que l'œuvre de Jean Pliya met au jour et qui se retrouve dans les débuts de l'humanisme de la Renaissance.

Ainsi de même que l'Antiquité est toujours pour l'humaniste de la Renaissance, une source vive qui dynamise le monde moderne, la tradition des anciens est toujours pour Pliya une ancienne corde au bout de laquelle il faut en tisser une nouvelle. Avec lui, se fait jour un humanisme à taille humaine qui, loin d'être une exécution du projet de Sartre, se donne comme objet une certaine philosophie du bonheur, point de rencontre entre le pessimisme et l'optimisme. Dès lors, le seul terme de bonheur, évoqué ou simplement suggéré déclenche des récits de situations familières, comme s'il s'agissait de prouver que le bonheur est une dimension nécessaire de l'humanité et que les hommes heureux et conscients de l'être sont les seuls à être pleinement hommes. C'est toute la raison, semble-t-il, de ce fameux recueil intitulé *La conquête du bonheur*. Mais en réalité n'est-ce pas toute l'œuvre de Jean Pliya qui peut être lue comme une quête et une conquête du bonheur ? Pourquoi hésiterait-on à répondre « oui » si le bonheur traduit l'essentiel des valeurs auxquelles croit l'auteur ; valeurs qui s'articulent toutes sur l'homme et la possibilité pour lui d'épanouir librement son humanité en puisant à la source des anciens.

C'est là, une approche spécifique et discrète de l'humanisme qui traverse l'œuvre de Jean Pliya, et qui en s'élargissant à d'autres œuvres, viendrait enrichir la recherche en littérature africaine. Et pourquoi n'en viendrait-on pas à parler de réalisme humaniste dans la littérature africaine ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Œuvres littéraires de Jean Pliya

Prose narrative

- *L'arbre fétiche*, Yaoundé, éd. CLE, 1971, 95p. (Nouvelles).
- *Le Chimpanzé amoureux*, Issy-les Moulineaux, éd. Saint-Paul, 1977, 95p. (Nouvelles).
- *Les tresseurs de corde*, Paris, Hatier, coll. « Monde noir Poche », 1987, 239p. (Roman).
- *La conquête du bonheur*, Abidjan-Dakar-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1982, 138p.

Théâtre

- *Kondo, le requin*, Yaoundé, éd. CLE, 1981, (4^e éd.)
- *La secrétaire particulière*, Yaoundé, éd. CLE, 1973.

Ouvrages et études critiques

- HUANNOU Adrien (Textes réunis et présentés par), *Repères pour comprendre la littérature béninoise*, Cotonou, CAAREC Éditions, coll. « Études », 2008, 139p.
- HUANNOU Adrien, *La littérature africaine en 20 thèmes et 1275 citations*, Cotonou, CIREF éditions, 2013, 272p.
- KAKPO Mahougnon (Textes réunis par), *Voix et voies nouvelles de littérature béninoise*, Cotonou, Les éditions de la Diaspora, 2011, 276p.
- KALIDOU BA Mamadou, *Nouvelles tendances du roman africain francophone contemporain (1990 – 2010) : De la narration de la violence à la violence narrative*, Paris, L'Harmattan, 2012, 205p.
- MBEM André Julien, *La quête de l'universel dans la littérature africaine : de Léopold Sédar Senghor à Ben Okri*, Paris, L'Harmattan, 2007, 2012, 89p.
- MIDIOHOUAN Guy Ossito, « La nouvelle dans la presse béninoise : le cas de René Ewagnignon (1934 – 1990) » in *Littératures africaines : langues et écritures*, Textes réunis et présentés par Apey Esobe LETE et Mahougnon KAKPO, Cotonou, Les éditions de la Diaspora, 2011, pp.269 – 284.

- MIDIOHOUAN Guy Ossito, « Lilyan Kesteloot et l’histoire de la littérature négro-africaine » in *Nottingham French Studies*, Vol. 42 n° 2, 2003, pp.114 – 127.
- MIDIOHOUAN Guy Ossito, DOSSOU Mathias, *La nouvelle d’expression française en Afrique noire : formes courtes*, Paris, L’Harmattan, 1999, 258p.